

Document Citation

Title	Buñuel: Les jeux du désir et du hasard
Author(s)	Michel Flacon
Source	<i>Point, Le</i>
Date	1977 Aug 15
Type	article
Language	French
Pagination	56-57
No. of Pages	2
Subjects	Buñuel, Luis (1900-1983), Calanda, Spain
Film Subjects	Cet obscur objet du désir (That obscure object of desire), Buñuel, Luis, 1977



FERNANDO REY ET CAROLE BOUQUET DANS « CET OBSCUR OBJET DU DÉSIR »

Buñuel

Les jeux du désir et du hasard

Un nouveau Buñuel, c'est toujours un événement. Rompant la torpeur de la mi-août, le célèbre réalisateur espagnol rouvre la saison cinématographique avec son trente-deuxième film, mystérieux et mystificateur.

« *Cet obscur objet du désir* », de Luis Buñuel.

Un train démarre, une jeune femme brune court sur le quai. Du marchepied de son wagon, un élégant quinquagénaire jette calmement sur elle le contenu d'un seau d'eau. Comme il l'expliquera ensuite à ses compagnons de voyage : « *Mieux vaut arroser une femme que l'assassiner.* » On le voit : don Luis, malgré ses 77 ans, est encore un affreux jojo. Relancé, de film d'adieu en film d'adieu, par son producteur-fétiche Serge Silberman, il continue de déverser sur notre esprit de sérieux les seaux d'eau intarissables de la mystification.

Bonne façon de soustraire au poncif le roman de Pierre Louÿs dont il s'est, après d'autres, inspiré : « *La femme et le pantin* ». L'histoire de Mathieu et de Conchita, c'est le chemin de croix d'un barbon dupé par une garce. Il l'assiège d'invites et de cadeaux, jus-

C. DENEUVE ET F. REY DANS « TRISTANA »



qu'à la mettre dans ses meubles. Peine perdue : station après station, la belle lui refuse, au nom de la pure tendresse, un corps qu'elle exhibe en coulisse aux touristes japonais. Ballotté, par cette candide allumeuse, entre les aveux les plus doux et les écarts les plus fous, le voilà pris au piège du désir sans assouvissement.

De la mère entremetteuse au rival guitariste, des chastetés héroïques aux fureurs de la jalousie, Buñuel déploie toutes les figures du mélo passionnel. Mais ce virtuose de l'antiphrase a tôt fait de le détourner : par les rebonds désinvoltes d'un récit où règne le hasard surréaliste, cet obscur allié du désir. Chaque fois que Mathieu tente d'échapper à Conchita, il retombe sur elle. Du lac Léman au jardin du Palais-Royal surgit avec obstination ce fantôme de sa servitude.

On se rappelle les bourgeois de « *L'ange exterminateur* », condamnés à

la promiscuité, et ceux du « Charme discret », impuissants à dîner ensemble. Mathieu incarne à lui seul cette double malédiction. Incapable d'amener au lit la femme qu'il aime, il ne peut non plus s'en débarrasser. Fuites et retrouvailles composent cette structure répétitive que Buñuel affectionne, parce qu'elle reproduit sans tricher les rabâchages de la vie.

Elle mime, aussi, chers à Buñuel, les piétinements de la psychose. Mais, là encore, Buñuel escamote, sous couleur de l'adopter, un des stéréotypes du malheur romanesque : le saccage d'un sentiment vrai par la fourberie de « l'éternel féminin ». Pas si simple. Conchita, successivement camériste, dame de vestiaire et danseuse nue, n'est pas la vamp maléfique qui détruit l'homme à petit feu ; femme-objet d'une société qui l'exploite, elle se cramponne au talisman de sa prétendue virginité. Mathieu n'est pas seulement le soupirant dévot manœuvré par une intrigante au cœur sec ; mais, sous le couvert des bonnes œuvres, le bourgeois d'affaires, l'égoïste profiteur des privautés ancillaires et des coucheries tarifées. Buñuel le contestataire renvoie au même code social dérisoire les masques de l'autorité et les simagrées de la vertu.

Dénonciation, à l'évidence, plus feutrée que d'habitude. La violence subversive de Buñuel ne pénètre que furtivement le thème essentiel du film : à combien l'amour revient aux vieillards. Ce thème, Buñuel l'avait déjà exploité dans « Tristana ». Il nous en offre ici la variation. La poussière ocre de Tolède fait place à une Séville plus théâtrale, avec processions nocturnes, patio mauresque et cabaret flamenco. La férocité douce-reuse le cède à une espèce de tendresse sarcastique pour l'ambiguïté des êtres. Odieux autant que pitoyable, à la fois fantoche et maître du jeu, ce bellâtre un peu blet (Fernando Rey) qui s'empêtre dans la culotte à lacets des vaudevilles et embrasse éperdument à travers une grille la chevelure de Mélusine. Ni ange ni putain, cette Conchita jumelle dont les visages alternés (froideur canaille de Carole Bouquet, vitalité roublarde d'Angela Molina) finissent par se confondre dans un fantasme d'amour fou.

Il manque peut-être à ce Buñuel-là la vigueur iconoclaste de « L'âge d'or », les gifles suffocantes de « Viridiana », les pirouettes débridées du « Fantôme de la liberté ». Le rat sur le tapis et la mouche dans le verre nous font encore les clins d'œil de l'humour à rebrousse-poil. Mais Buñuel vogue aujourd'hui à une autre altitude. Semblable à cette brodeuse en vitrine de la dernière image, ravaudant un voile maculé de sang, il a de plus en plus, au soir de sa création, l'éclat limpide du mystère sans clef. ●

MICHEL FLACON